

La quête du sens

François Jobin, *Max ou le sens de la vie*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992, 256 p.

Christine Cormier, *Amor Amor*, Montréal, Éditions Guernica, collection « Voix », 1992, 126 p.

Marguerite Beaudry, *À force d'oubli*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1992, 304 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1992). Compte rendu de [La quête du sens / François Jobin, *Max ou le sens de la vie*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992, 256 p. / Christine Cormier, *Amor Amor*, Montréal, Éditions Guernica, collection « Voix », 1992, 126 p. / Marguerite Beaudry, *À force d'oubli*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1992, 304 p.] *Lettres québécoises*, (67), 11-12.

François Jobin, *Max ou le sens de la vie*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, collection «Littérature d'Amérique», 1992, 256 p., 19,95 \$.
 Christine Cormier, *Amor Amor*, Montréal, Éditions Guernica, collection «Voix», 1992, 126 p., 15 \$.
 Marguerite Beaudry, *À force d'oubli*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1992, 304 p., 19,95 \$.

La quête du sens

Quel sens donner à l'existence ?
 Trois héros, trois réponses.

ROMAN
 Gabrielle Pascal

Avec *Max ou le sens de la vie*, François Jobin, réalisateur et producteur à la télévision, satisfait un de ses vœux les plus chers, se rapprocher de la littérature. Il a déjà prouvé son intérêt pour la jeunesse dans des émissions comme *Génies en herbe*, et il n'est pas surprenant que son premier roman prenne la forme d'un récit fantaisiste dont le héros, Max, est un enfant de douze ans. Celui-ci vit dans un village dont la principale originalité réside dans son nom, Privilège-sur-Sonatine... D'autres fantaisies verbales de ce type prouvent le goût de l'auteur pour l'humour et pour la musique. Max se différencie de ses camarades en passant la plus grande partie de son temps à interroger ses proches sur le sens de la vie. C'est sous le regard protecteur d'un ange et de Dieu, attirés par des préoccupations aussi profondes, qu'il va abandonner la quiétude de son village et choisir l'aventure dans l'espoir de trouver une réponse à sa question.

Un voyage initiatique

L'arrivée d'un cirque éveille chez le héros le désir de partir, car Mme Hermina, la voyante, lui prédit un grand voyage. L'auteur montre comment l'enfant est victime des illusions de la scène et croit réels les cris, les larmes et les morts qu'on y voit. Le village tout entier lui apparaît comme déformé par le spectacle du cirque. Il croit découvrir le sadisme des spectateurs qui rient devant les turpitudes d'un nain qu'on jette dans l'espace. Se sentant douloureusement étranger parmi les siens, il prend la décision soudaine de filer. Ainsi commence un voyage composé d'étapes symboliques. L'auteur présente ainsi successivement des univers imaginaires, animés par des créatures étranges. Il y a la forêt protectrice où il trouve un arbre qui parle et lui laisse en héritage des fruits bleus qui lui permettent de survivre. Dans une clairière, il découvre des pierres qui parlent en devenant lumineuses et, se plaignant de la curiosité destructrice des chercheurs, décident de la faire disparaître. Un dinosaure et un géant président à d'autres découvertes de Max. Une des plus importantes est celle de la mer qui lui apparaît après qu'il a relevé le défi de gravir une interminable pente : «Puis il y avait la plage, plus blonde que les blés, presque blanche avec des reflets roses, parcourue des marbrures plus foncées de petits cours d'eau surgis de la terre. Au-delà de cette laisse sinieuse, l'océan immense, brillant, immobile comme une plaque de

verre irrégulier.» (p. 175) C'est sur un radeau composé d'une méduse complaisante que se termine le voyage de Max.

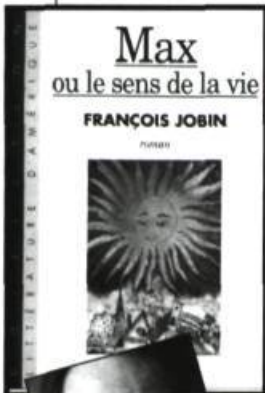
L'auteur sait bien interrompre les aventures du héros par des moments de nostalgie. Le rappel de sa famille et de la sécurité que lui offrait son village vient deux ou trois fois mettre en perspective les risques du voyage et le prix de la liberté. Il crée aussi des décors poétiques dans lesquels des personnages surnaturels servent brièvement de mentors à Max. Il invente de toutes pièces quelques mots comme «brochemplume», le nom de cet oiseau que le bruit trop violent fait mourir, ou «sangloteur», la profession de l'instrumentiste Godefroy qui joue dans un «philharmoniphéon». «L'isaacsterne» (d'après le nom du célèbre violoniste) qui survole la mer et meurt dans un cri bouleversant est aussi une création de Jobin.

Le récit est bien construit, les lieux que traverse le héros ont la réalité pittoresque des histoires merveilleuses et parfois leur sens symbolique. Des figures mythiques animent l'action et l'auteur manie avec aisance une langue riche et imagée. Pour ceux que la logique et le sérieux rivent au sol, ce conte merveilleux n'est cependant pas à recommander.

Entre deux eaux

Dans un premier roman intitulé *Amor Amor*, Christine Cormier donne la parole à une narratrice qui est l'héroïne de son récit. Étudiante de cégep à Montréal, Solange, qui ne confie son prénom que quelques pages avant la fin du texte, rentre pour l'été à Havre-Saint-Pierre chez ses parents. Il s'agit là d'un récit intimiste dont le sujet est, en fait, une réflexion sur les valeurs comme l'étude, l'amour, la fidélité à soi-même. Ses premières lignes donnent le ton du récit : «Je rêvais entre deux eaux. J'attendais la vie. *Que cela fasse sens, un jour*» (p. 5, c'est moi qui souligne).

C'est bien dans une situation de rupture, nécessitant une remise en question et favorisant l'introspection que nous apparaît l'héroïne de ce roman : entre la fin de l'adolescence et la vie adulte, entre les servitudes acceptées de l'étude et la revendication d'une autonomie créatrice, entre une foi idéalisée dans ceux qu'elle aime et une méfiance salutaire, entre l'encadrement de l'année scolaire et le vide



François Jobin



prometteur et menaçant des vacances. La première originalité de ce roman, c'est le choix de ce moment à la fois privilégié et inquiétant, libéré des contraintes, mais aussi du secours de la routine collégiale. L'héroïne replonge dans le monde de son enfance sans pouvoir y adhérer vraiment, en héritant de toutes les questions laissées sans

réponse. Il s'agit là d'un moment de la vie qui a, certes, valeur universelle. Mais pour transcender justement ce que le sujet a d'éternel, il fallait un talent original. Celui de Christine Cormier se manifeste de deux manières : d'abord par le choix toujours pertinent d'images et de détails symboliques ainsi que par la coulée d'une écriture homogène et

très évocatrice. Que raconte la narratrice ? Tout et rien. Rien parce qu'aucun événement extérieur important n'est relaté, mais tout parce qu'elle transmet les moindres fluctuations d'une conscience exigeante et d'une émotivité fragile.

Solange définit ainsi ses relations avec ses parents : « Dans la mesure où elle leur échappait, ma vie semblait moins les intéresser. » (p. 8) Elle ne s'en plaint pas et commence l'été avec « le vœu de dormir pendant trois mois » (p. 8). Cet assoupissement apparent recouvre des turbulences intérieures dont elle ne cache rien. Mais elle les exprime d'une manière indirecte qui à la fois juggle et révèle leur force. Il y a son frère Gratien qui joue un rôle essentiel dans sa vie depuis une dizaine d'années et c'est autour de cette image de père que se cristallise une rêverie amoureuse dont le masochisme n'est pas absent. Car Gratien vit avec Muriel depuis quatre ans même si c'est avec Solange qu'il parle de ce qui compte le plus pour lui, les livres et l'écriture. Pourtant malgré l'estime qu'il a pour elle, il est incapable de l'écouter parler d'autre chose. Elle précise : « Inutile de parler, il n'aurait pas entendu. Il aurait fallu crier. J'avais envie de hurler. Mais je me taisais, je le regardais. Je n'existais plus. » (p. 18) Gratien trouve, il est vrai, la complicité de l'héroïne pour maintenir ce silence car elle avoue : « Je ne savais pas dire quoi que ce soit. » (p. 13)

C'est le désir de l'écriture qui nourrit leur conversation. Gratien essaie en vain d'écrire des romans qui ne dépassent jamais vingt pages. Mais il croit que Solange y réussira et le lui dit. C'est la seule générosité qu'il manifeste, car, dans ses relations avec les femmes, sa morale est la suivante : « Entre adultes... chacun ses risques. » (p. 53) Le couple de Muriel et Gratien ne survivra pas à l'été qui apporte à Solange quelques abandons bienvenus, comme celui de céder à sa vulnérabilité pour trouver « cette légèreté bénie qui vient toujours après les larmes » (p. 25) ou de marcher sur la plage, seule, à l'aube.

La fin de l'été n'apporte pas toutes les solutions aux problèmes de l'héroïne, mais elle voit son frère tomber amoureux fou d'une inconnue et cela l'oblige à prendre ses distances. Bertrand, un ami de Gratien qui vient de finir un premier roman, tente de se rapprocher d'elle et Solange décide d'abandonner les études pour écrire. Dans ce récit pudique caractérisé par une langue qui sait s'effacer pour mieux laisser sa trace, Christine Cormier montre un talent très personnel.

L'amnésie comme refuge

Marguerite Beaudry, qui a été rédactrice en chef de la revue *La Semaine à Radio-Canada*, est aussi romancière. Dans son cinquième roman, *À force d'oubli*, son héroïne, France, perd la mémoire à la suite d'un accident et se met à la recherche du sens à donner à une vie qu'elle ne reconnaît plus. Alors qu'elle partait pour d'heureuses

vacances rejoindre son amant Michel à Paris, son avion a pris feu à l'atterrissage. Sauvée des flammes par le pilote, Christophe, un ami de la famille, elle se retrouve en Provence avec sa sœur Ghislaine venue veiller sur sa convalescence.

Les spécialistes qui soignent l'héroïne diagnostiquent chez elle une amnésie hystérique, c'est-à-dire née d'un refus chez la malade de se souvenir. Le roman raconte le long combat de France pour découvrir le sens de cet oubli généralisé qu'elle a choisi à son propre insu pour se libérer de douleurs qu'elle a refoulées. Deux drames vont progressivement sortir de l'ombre. Le premier est celui qu'a vécu sa sœur Ghislaine dont elle découvre qu'elle est en fait sa mère. Fille-mère dans une époque moins permissive que la nôtre, elle a passé ses mois de grossesse en Floride et, avec la complicité de sa mère, l'enfant a été déclaré comme étant sa propre sœur. Ainsi progressivement, les deux « sœurs » vont pouvoir retrouver les vrais rôles qui leur ont été refusés jusque-là et découvrir une nouvelle relation. Mais un autre drame, plus personnel et plus conséquent, a transformé complètement la jeune adolescente rieuse et spontanée qu'était France en une jeune fille renfermée et morose. Elle va apprendre qu'ayant été invitée chez une amie, les aléas d'un feu de camp ont transformé le père de celle-ci en torche vivante. La responsabilité qu'elle a dans cette tragédie comme aussi ses motivations lui sont progressivement et douloureusement dévoilées.

La perte d'identité de l'héroïne entraîne des rebondissements dans sa vie amoureuse. Elle ne reconnaît plus Michel, l'amant qu'elle était venue rejoindre et, par ailleurs, elle tombe amoureuse de Christophe qu'elle identifie comme « l'homme du feu » qui l'a sauvée des flammes. Dans l'image de celui-ci semble revivre celle du père de son amie, dont on découvre qu'elle était amoureuse. Progressivement, France sort de l'ombre de l'oubli pour resurgir, apaisée, dans la lumière de la mémoire. En écrivant un livre qui raconte son aventure, elle réconcilie ses deux personnalités, celle d'avant et celle d'après l'accident.

Le sujet choisi par l'auteure est très intéressant, comme tout ce qui touche à l'identité et à ses avatars. Son style a souvent de l'aisance et elle maintient bien le suspense qu'introduit l'amnésie de son héroïne. On peut déplorer toutefois l'accumulation de deux drames dans un même roman alors qu'un seul aurait suffi à nourrir l'intrigue. Il est aussi regrettable que se manifeste une volonté de produire constamment de « belles images », comme les appelle Simone de Beauvoir. On sait qu'au mieux c'est un ingrédient de best-seller, mais cela aboutit à un langage convenu qui fait perdre souvent au récit sa crédibilité et son intérêt. On trouve par exemple une description des deux sœurs : « elles étaient belles chacune à sa manière : la cadette brune et frisottée, svelte dans une costume de toile vert lime; l'aînée à l'allure distinguée et portant bien sa cinquantaine » (p. 15) ou pour parler de France : « la femme dans toute la splendeur de ses trente-cinq ans » (p. 115). Par ailleurs, les termes techniques et les explications trop savantes concernant l'amnésie nuisent souvent à l'homogénéité littéraire du texte. Il y a cependant de beaux échos symboliques dans ce roman, comme par exemple celui qui montre que si l'amnésie détruit l'existence de France, à l'inverse, la mémoire tue, elle aussi, comme le prouve le suicide de son vrai père, Daniel qui n'a pas résisté aux souvenirs de ses expériences, encore enfant, dans un camp de la mort.

